Worklog, d'Hortense Soichet. Itinéraire avec Weheb, région orléanaise, 2018.

PHOTOGRAPHIE

«On n'est pas des robots»

C'est le titre d'une exposition de la Maison Robert-Doisneau de Gentilly sur les dessous du secteur de la logistique.

Juste avant le confinement, deux expositions passionnantes s'intéressaient aux coulisses de secteurs d'activité employant des travailleurs de l'ombre, des invisibles, comme on dit aujourd'hui.

Le Jeu de paume nous faisait découvrir ce qui se cache derrière la production des flux d'images; la Maison Robert-Doisneau de Gentilly, les dessous du secteur de la logistique, terme regroupant des activités destinées à organiser l'entreposage et le transport des matières premières, des composants pour l'industrie et des marchandises, depuis leurs lieux de fabrication jusqu'à leurs lieux de consommation...

Si la première – véritable exploit scénographique — n'a duré que quelques semaines à cause des travaux d'été prévus dans l'établissement, la seconde, sous le titre « On n'est pas des robots » a repris, pour notre bonheur, jusqu'au 20 septembre.

Trois femmes photographes se sont attelées à ce projet collectif

Coproduite avec le laboratoire d'urbanisme de l'université Paris-Est/Marne-la-Vallée et le Graph-CMI de Carcassonne, l'exposition restitue, sur deux étages, une enquête sociologique et photographique menée en France et en Allemagne entre 2017 et 2019 au sein de trois grands entrepôts alimentant des supermarchés et un fabricant de panneaux solaires. Trois femmes, Cécile Cuny, Nathalie Mohadjer et Hortense Soichet, toutes photographes et chercheuses en sociologie et en usages de l'image, se sont attelées à ce projet collectif en deux parties: d'abord, les non-lieux, à la périphérie des villes de Marne-la-vallée, Orléans, Kassel, qui abritent ces activités dans d'impersonnels hangars ou préfabriqués. Puis, glanés çà et là sur le parking de la zone industrielle de Dietzenbach, des gros plans sur des détails aux couleurs vives...

Le décor ainsi planté, peuvent alors être mis en lumière manutentionnaires, caristes, magasiniers. Souvent filmés de dos ou de profil, ils ont accepté de poser en des lieux liés à leur histoire personnelle: de tristes zones industrielles déshumanisées où ils fument une clope et passent leurs coups de fil... Ce secteur représente 13 % de l'emploi ouvrier en France. Pourtant, tout se passe comme si son automatisation croissante, à flux tendus, organisait d'autant plus l'invisibilité de ses acteurs.

Prenant le contre-pied des discours sur la disparition de la classe ouvrière, cette exposition montre que le travail ouvrier, loin de disparaître, se redéploie en de nouveaux lieux et reste rattaché au monde industriel, lui qui ne doit qu'à une pirouette sémantique de faire désormais partie du secteur tertiaire... ●

MAGALI JAUFFRET

Maison Robert-Doisneau, 1, rue de la Division-du-Général-Leclerc, 94250 Gentilly.

Page de gauche - © Emmanuel Madec - "Greetings from Lebanon", à la galerie Le Carré d'Art, Chartres de Bretagne (35), jusqu'au 4 mars.

À droite - Hortense Soichet / Worklog. Itinéraire avec Weheb, région orléanaise, 2018 - "On n'est pas des robots", à la Maison de la Photographie Robert Doisneau, Gentilly (94), jusqu'au 19 avril.

Ci-dessous - © Vanessa Winship / Agence VU' - "She dances on jackson", au Théâtre La Passerelle, Gap (05), jusqu'au 28 mars.

77 - Réversible - Photographies, dessins et installations de Constance Nouvel. Jusqu'au 5 avril. CPIF, 107 av. de la République, Pontault-Combault.

78 - BrephoDiaval - L'invité d'honneur, Pierre Boudon, présente ses photos d'urbex. Jean-Marie Sepulchre expose une collection d'appareils photos argentiques. Du 29 février au 1er mars. Salle polyvalente, rue du Général Patton, Bréval. brepho.diaval.free.fr

78 - Géométrie sous la lumière - Quand les travaux de Le Corbusier, architecte, et Lucien Hervé, photographe, entrent en résonance… Jusqu'au 23 février. Villa Savoye, 82 rue de Villiers, Poissy.

78 - Mythologie des dieux et des hommes - Près de 100 photos et dessins de Joel-Peter Witkin. Jusqu'au 23 février. La Chapelle, impasse de l'Abbaye, Clairefontaine-en-Yvelines.

78 - Végétalies - Photos de Catherine Brebel, Béatrice Chérasse, Juliette Diémer (les "Bis'ART"). Du 3 au 15 mars. Centre Culturel Maurice Béjart, 3 Bd André Malraux, Verneuil-sur-Seine.

81 - Déclic Photo - Expo proposée par l'association Carlus Photo, doublée d'un concours sur le thème "L'empreinte du temps" parrainé par l'invité d'honneur : Antoine Jacquiaux. Ateliers et débats. Du 14 au 15 mars. Salle des fêtes, Carlus. http://declic81.free.fr

83 - 10e Vagabondages photographiques - Invité : Michel Eisenlohr. Jusqu'au 20 juin. Fort Napoléon, chemin Marc Sangnier, La Seyne/Mer.

84 - Collectionner au XXIe siècle - 182 œuvres prêtées par 77 collectionneurs, auxquels il a été demandé quelles ont été les œuvres majeures qu'ils ont achetées depuis 2001 à des artistes vivants. Jusqu'au 15 mars. Collection Lambert - Musée d'art contemporain, 5 rue Violette, Avignon.

→86 - 34e Journées photographiques de Montamisé - Manifestation organisée par le club du "3e Œil". Au programme : des expos (dont celle de l'invité d'honneur, Charly Delisle, spécialiste de la macrophotographie), un débat-conférence en présence de Pascal Miele, rédacteur à Chasseur d'Images (le samedi à 15h) et une foire au matériel photo (le dimanche). Du 4 au 5 avril. Salle des fêtes, rue du cèdre, Montamisé. www.3oeilmontamise.fr

86 - Qu'est-ce qu'un rond ? Conférence-projection durant laquelle Édouard Rousseau dévoilera les secrets de ses créations (optique, chimie, mécanique, physique, couleurs, etc.). Le 20 mars, à 20h30. Cinéma Loft, 5 allée du Châtelet, Châtellerault.

→88 - 14e Festival Natur'images - Cette nouvelle édition du festival voit grand avec les photographies d'arbres remarquables de Haute-Marne (4m de haut) réalisées par Pascal Bourguignon. 26 autres expos sont présentées, sur le thème de la forêt ou d'espèces particulières (la panthère des neiges de Frédéric Larrey, les flamants de Jonathan Lhoir, etc.), ainsi que des projections, des animations, des ateliers et des stands de matériel. Du 4 au 5 avril. Maison de la Nature et de la Forêt, Tignécourt. www.festival-naturimages.com

88 - Un été à la montagne - À travers 40 photos, Cédric Bourhaux partage son regard sur la faune, la flore, les insectes et les paysages de montagnes. Du 6 mars au 1er avril. Bibliothèque-médiathèque, 402 rue St-Nicolas, Vittel.

→91 - L'Œil urbain - Pour sa 8e édition, le festival propose un parcours d'expositions sur la thématique de l'Afrique subsaharienne. Rencontres, projections, ateliers, festival "off", complètent le programme. Du 27 mars au 17 mai. Lieux divers à Corbeil-Essonnes : Commanderie St-Jean, médiathèque, galerie d'art municipale, théâtre, MJC, etc. www.loeilurbain.fr

91 - Spiritualités d'Éthiopie - Photos de Jean-Christophe Huet, fruit de de 10 ans de reportages sur les rites religieux en Éthiopie. Du 25 février au 5 avril. Château du Val Fleury, allée du Val Fleury, Gif-sur-Yvette.

92 - Dramagraphies - Photos de Michel Lagarde. Du 18 mars au 17 mai. Maison des Arts d'Antony, 20 rue Velpeau, Antony.

92 - Songe d'hiver à Versailles - Photos de Françoise Lemarchand. Du 31 janvier au 14 mars. Initial Labo, 62 av. Jean-Baptiste Clément, Boulogne-Billancourt.

→93 - Latitudes animales - Expo du collectif Latitudes animales (Isabelle Dupré, Adrien Favre, Arnaud Marchais, Stéphanie et David Allemand, Meril Darees et Lydie Lescarmontier). Photographes invité.es : Lorraine Bennery, Hervé Graillot, Eduardo da Forno, Françoise Serre-Collet, Marc Costermans, Philippe Ricordel, Philippe Cabanel, Véronique et Patrice Quillard, Thomas Colaone, Sabine Bernert et le collectif de l'ASCPF. Conférences, animations et rencontres avec les photographes les 7 et 8 mars. Du 22 février au 8 mars. Lieux divers à Drancy.

94 - Animalité - Huit plasticiens sondent la part d'animalité qui sommeille en chacun de nous. Jusqu'au 29 février. Espace d'art Chaillioux - Écoquartier La Cerisaie, 7 rue Louise Bourgeois, Fresnes.

94 - Fenêtres sur jardins - Dessins botaniques, vidéos d'experts et photos. Jusqu'au 23 février. Écomusée du Val de Bièvre, Ferme de Cottinville, 41 rue M. Ténine, Fresnes.

94 - Notre territoire à la Belle Époque - Exposition de cartes postales du territoire Paris Est Marne & Bois. Jusqu'au 30 mai. Musée de Nogent-sur-Marne, 36 bd Gallieni, Nogent-sur-Marne.

94 - On ira cueillir des soleils la nuit - Expo consacrée à la réalisatrice Lise Déramond-Follin à travers des documents de travail, des photographies de tournage et de plateau, des objets-souvenirs et certains de ses films. Jusqu'au 29 mars. Maison nationale des artistes, 14 rue Charles VII, Nogent-sur-Marne.

→94 - On n'est pas des robots - Enquête photographique sur les ouvrières et ouvriers de la logistique en France et en Allemagne, par Cécile Cuny, Nathalie Mohadjer et Hortense Soichet. Du 21 février au 19 avril. Maison de la photographie Robert Doisneau, 1 rue de la Division du Général Leclerc, Gentilly.

95 - La traversée de Paris - 51 photos de Paris par Frank Horvat. Jusqu'au 30 avril. Aéroport Paris-Charles de Gaulle, Terminal 2E Hall M, Roissy-en-France.

97 - Les Hauts d'une île - Dialogue entre un travail photographique de Morgan Fache sur La Réunion et des photos issues des Archives départementales ou de collections privées. Jusqu'au 5 avril. Musée Léon Dierx, 28 rue de Paris, Saint-Denis.

| BELGIQUE |

Anvers - Seydou Keïta & Norbert Ghisoland - Double exposition. Jusqu'au 18 avril. Galerie 51, zirkstraat 20.

Anvers - Adama Kouyaté - Photographies. Jusqu'au 18 avril. Gallery Fifty One - Two, Hofstraat 2.

→Bruxelles - Natura - La nature en son simple appareil, photographiée en N&B par Bernard Descamps. Jusqu'au 29 février. Box galerie, 88 rue du Mail.

→Charleroi - René Magritte, les images révélées - À travers 131 photos originales, l'expo interroge le rapport de Magritte à l'image mécanique en traçant des liens avec son œuvre picturale. Jusqu'au 10 mai. Musée de la Photographie, 11 av. Paul Pastur.

CULTURE OUVRIÈRE

« On n'est pas des robots » : regard sur les ouvriers de la logistique

PHOTOGRAPHIE

Manutentionnaires, magasiniers et caristes se dévoilent sous l'objectif de trois photographes qui explorent le monde ouvrier des entrepôts. Une enquête sociologique qui fait œuvre critique.

En haut, à gauche : Cécile Cuny / Worklog, 2016. En haut à droite : Nathalie Mohadjer / Worklog, 2017. En bas : Hortense Soichet, Itinéraires photographiques, Worklog, 2018.

Véritable ethnographie visuelle, *On n'est pas des robots* livre un regard sensible sur l'univers méconnu de la manutention logistique. À l'origine du projet, une sociologue et photographe, Cécile Cuny, s'est associée aux photographes Hortense Soichet et Nathalie Mohadjer, pour parcourir différentes zones d'activités logistiques, en France et en Allemagne. Avec un double défi : rendre compte du monde ouvrier de ce secteur, largement invisibilisé, en associant la narration photographique, dont la dimension esthétique donne à voir la forme de l'enquête. L'image, complémentaire au texte, émerge alors en contrepoint et acquiert sa force critique : « *L'idée, c'est de créer une œuvre collaborative. C'est une manière de réfléchir à l'esthétique du savoir* », souligne Cécile Cuny.

L'usure des usines à colis

Avec le déclin de l'industrie, l'emploi ouvrier s'est en partie déplacé vers le transport et la logistique. « *Aujourd'hui, en France comme en Allemagne, les colis sont toujours soulevés à la force des bras, par des personnes qui préparent les commandes, appelées manutentionnaires, magasiniers ou pickers* », rappelle Cécile Cuny en préambule. Si l'on ajoute les agents de tri, les caristes ou les réceptionnistes, au total, l'ensemble des emplois du secteur représente 13 % des emplois ouvriers en France, soit l'équivalent de 700 000 personnes. Et ces activités ne se limitent pas aux poids lourds du commerce en ligne. C'est bien toute l'infrastructure de production et de consommation qui est concernée par cette organisation, d'où l'essor de ce secteur qui s'est progressivement autonomisé pour devenir un rouage majeur des économies contemporaines.

Structurant le projet, observatoires et itinéraires photographiques se déploient pour livrer des portraits intimes du quotidien de ces employés d'entrepôts, pour beaucoup arrivés là « par hasard ». Soumis aux contraintes inhérentes des chaînes de dépendance, où tout retard se répercute sur l'ensemble du système, ils évoquent les tâches répétitives, la pénibilité ou le manque de reconnaissance. S'il émerge pour certains un sentiment d'attachement à leur métier, voire parfois une fierté, l'automatisation du travail et la disparition de l'humain au profit des machines, fait ressortir également « *un très fort sentiment de déqualification, lié à toutes les transformations organisationnelles destinées à rationaliser les tâches* », note Cécile Cuny.

Avec la commande informatique qui gère désormais l'ensemble de l'exécution, on découvre ainsi un taylorisme 2.0 de l'organisation des chaînes de production logistique, qui « *simplifie et enlève du sens aux activités* », souligne la sociologue. L'ouvrier d'entrepôt « *se sent dépossédé de compétences de planification, qui, d'une certaine manière, lui échappent* », conclut-elle. De la résistance des corps face au durcissement de la rationalisation : *On n'est pas des robots* honore ainsi la formule du photographe documentaire Philippe Bazin, de faire droit aux « *grands acteurs de l'Histoire, bien qu'ils aient disparu des sphères organisées de la visibilité* ».

Benjamin Grinda

Creaphis éditions, 216 pages, 28 euros

Arte sur les traces du McDo de Saint-Barthélemy

DOCUMENTAIRE

« Robins des pauvres à Marseille », à voir sur Arte.tv, revient sur les actions solidaires mises en place par la plateforme solidaire de Saint-Barthélemy (14e), anciennement McDo, pendant la crise sanitaire.

Coup de projecteur sur la solidarité dans les quartiers Nord avec le documentaire *Robins des pauvres à Marseille*.

Durant plus d'une demi-heure, le spectateur accompagne Kamel Guemari et Salim Grasbi, ainsi que les nombreux bénévoles et soutiens à leurs côtés, dans leurs combats contre la précarité. Le premier est ancien syndicaliste de l'ancien McDonald's, le deuxième est militant du Syndicat des quartiers populaires de Marseille (SPQM), ils sont les chevilles ouvrières de la « plateforme solidaire Saint-Barthélemy ». C'est le nouveau nom du fast-food fermé depuis décembre et qui a été « réquisitionné » pour faire face à l'explosion de la précarité pendant le premier confinement par les deux hommes. « *Ce lieu continue à tendre la main à but non lucratif* », décrit Kamel Guemari dans le documentaire, réalisé par Ursula Duplantier.

Redécouvrir le McDo

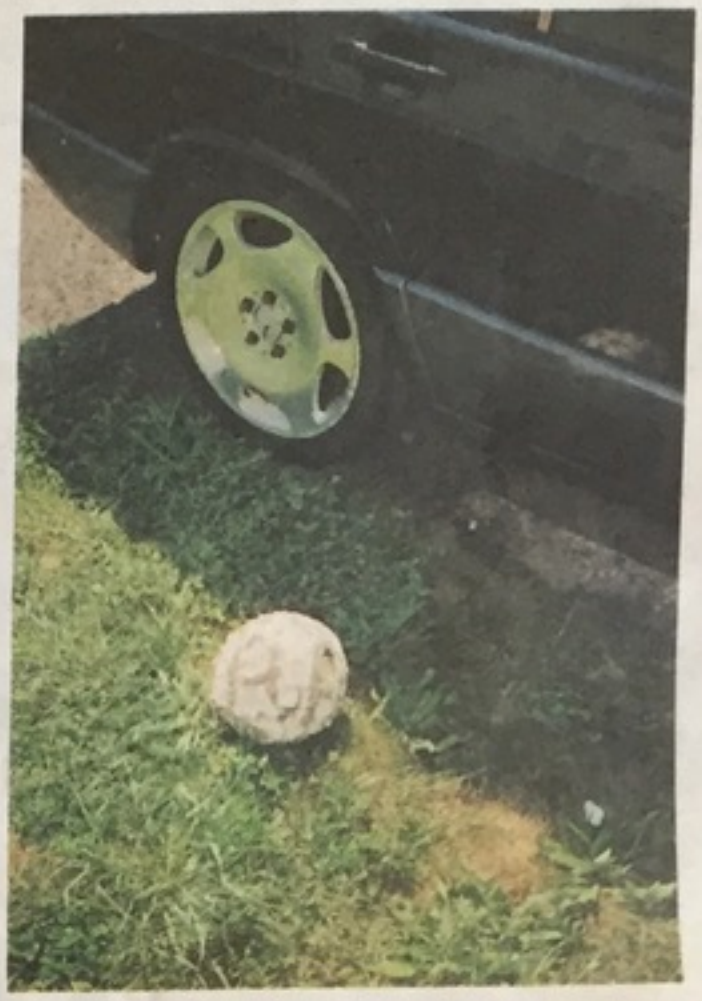
Laquelle vous plonge dans le rude quotidien des riverains au travers des nombreuses distributions alimentaires, aides matérielles et autres actions entreprises par les bénévoles. Le tout sans aide de l'État ni de la multinationale.

Disponible sur Arte.tv jusqu'au 16 février 2021, on redécouvre toute la logistique associative autour du McDo Saint-Barth'. Ici, pas question de luttes syndicales mais bien d'accompagnement des plus démunis. Les projets de reconversions de la plateforme et les liens avec la mairie de Marseille sont aussi évoqués.

De Sainte-Marthe à la Savine en passant par les Flamants, le documentaire met en lumière les problématiques que connaissent les habitants avec la crise sanitaire, sur fond de fracture Nord/Sud de la ville. « *La misère n'a pas de vacances ni de jours fériés* », rappelle Salim Grasbi.

Amaury Baqué

Kamel Guemari et Salim Grasbi devant le McDonald's de Saint-Barthélemy. CAPTURE D'ÉCRAN



Blues de travail

A contretemps **Tout l'été, la notion de temps revisitée par des photographes. Aujourd'hui, le quotidien et les corps sans têtes d'ouvriers de la logistique en Allemagne.**

Nos pulsions de consommation à assouvir dans l'immédiateté rythment le travail des ouvriers de la logistique. En backstage de ces *«organismes monstres»* selon le terme employé par Nathalie Mohadjer, leurs gestes semblent pourtant figés dans le temps. Dans cette série «Dietzenbach Nord», pour laquelle la photographe s'est rendue quatre fois en Allemagne entre 2017 et 2018, elle s'est attachée à montrer comment ces hommes et ces femmes, manutentionnaires, caristes, préparateurs de commandes, agents de quai, d'expédition, etc., s'accommodent de leur situation.

L'artiste a choisi de ne pas montrer les visages afin que chacun puisse se projeter au cœur de ce système. Cette étude photographique qui comprend aussi des portraits fait partie du projet «On n'est pas des robots : ouvrières et ouvriers de la logistique» qui s'inscrit dans le cadre d'un projet de recherche scientifique.

LAURE TROUSSIÈRE

NATHALIE MOHADJER
née en 1979
vit et travaille à Paris.

CULTURE/

Itinéraire avec Manuella, région parisienne, 2018. PHOTO HORTENSE SOICHET

Les faces cachées de la logistique

A Gentilly, trois photographes présentent une enquête immersive sur le monde ouvrier des zones de transit de marchandises.

Que cachent les paysages uniformes des zones périurbaines, «non-lieux» qui recouvrent les abords des villes françaises, selon des plans d'urbanisme en copié-collé? Où mènent ces nationales sans charme et ces ronds-points ennuyeux? Que se passe-t-il à l'intérieur de ces vastes entrepôts de tôle, gros parallélépipèdes sans imagination et sans fenêtres? C'est dans la «France moche» que travaillent ouvriers et ouvrières de la logistique, maillons indispensables à la fluidité de l'économie contemporaine. Ils sont agents de tri, caristes, magasiniers et représentent 13 % de l'emploi ouvrier en France (17 en Allemagne). Peu montrés, ils œuvrent en coulisse, transparents.

Flux tendu. C'est à ces travailleurs que se sont intéressées trois photographes, dans le cadre d'une enquête, en France et en Allemagne. Cécile Cuny, Nathalie Mohadjer et Hortense Soichet sont parties de leur invisibilité même. Constatant que cet effacement allait de pair avec l'automatisation croissante du secteur, les trois jeunes femmes ont mené une grande enquête depuis plusieurs postes d'observation. Résultat d'une collaboration avec des experts, l'expo «On n'est pas des robots» à la Maison de la photographie Robert-Doisneau présente les arcanes de ce monde à flux tendu, tout en s'inscrivant dans l'approche humaniste chère à Doisneau, natif de Gentilly. La logistique sous-tend notre quotidien : elle alimente aussi bien les rayons des supermarchés que la camionnette du livreur des plateformes d'e-commerce. Mobile, étendue et fragmentée, elle s'appréhende difficilement. A Marne-la-Vallée, Kassel ou Orléans, les trois photographes ont favorisé l'immersion et les entretiens, à l'aide de plusieurs approches (prises de vues en extérieur, ateliers avec ouvriers, portraits) et plusieurs supports (films, diaporamas, textes et photographies). Les gros plans vifs de Nathalie Mohadjer dans la zone industrielle de Dietzenbach frappent par leur intensité et inscrivent des morceaux de corps humain dans un rouage économique.

Intérim. Dans les petits films tournés sur les lieux de vie des ouvriers, on distingue d'autres images: aux murs de la cantine et de la cafétéria s'affichent d'immenses photos de camions rutilants. Ces images dans l'image s'imposent aux murs comme celles des icônes de métal écrasantes. A l'étage, ce sont surtout les portraits sensibles d'Hortense Soichet et de Nathalie Mohadjer qui retiennent l'attention et nécessitent un temps de lecture.

Soudain, la logistique a un visage. Celui de Mostafa, manutentionnaire en intérim, celui de Nina, mère de deux enfants, divorcée, embauchée en entrepôt logistique, ou celui de Manuella, 32 ans, née en Centrafrique. Grâce à ces portraits sensibles, les vies précaires prennent la lumière. Elles acquièrent une épaisseur et une existence propre, hors des cadences robotiques de la logistique. C'est ce qui se passe quand sociologie, ethnographie et photographie marchent main dans la main.

CLÉMENTINE MERCIER

CÉCILE CUNY, NATHALIE MOHADJER et HORTENSE SOICHET ***ON N'EST PAS DES ROBOTS*** à la Maison de la photographie Robert-Doisneau, Gentilly (94). Jusqu'au 20 septembre

Gros plan

LES HANGARS DE LA PRÉCARITÉ

L'exposition « On n'est pas des robots... » plonge dans le petit monde de la logistique, de ses entrepôts, des vies derrière leurs murs.

1970
Premières implantations de bâtiments de logistique en France.

1990
Arrivée des firmes internationales dans ces zones périphériques.

2009
Hortense Soichet commence son travail photographique sur les territoires et les modes de vie.

2009
Nathalie Mohadjer est l'une des lauréates des Visas de l'ANI pour son travail sur une prison au Burundi.

2016
Cécile Cuny coordonne, en Île-de-France, un groupe de recherche sur les mondes de la logistique.

La photographe Hortense Soichet a suivi Manuella dans son quotidien. Nathalie Mohadjer, elle, s'attache

À l'emplacement d'anciens champs, aujourd'hui dévorés par des zones d'activités sillonnées de routes et traversées par des camions, se déploie le petit monde de la logistique. À l'abri des regards, dans des bâtiments sans histoire, à la force des bras et sans paroles échangées, on entrepose, on trie, on étiquette, on emballe, on met en carton les achats en ligne, les commandes des magasins... L'exposition « On n'est pas des robots, ouvrières et ouvriers de la logistique » restitue une enquête menée pendant trois ans, d'Orléans à Paris et de Kassel à Francfort, par quatre sociologues et trois photographes (Cécile Cuny, Nathalie Mohadjer et Hortense Soichet). Ces dernières ont d'abord observé l'effet d'une telle mutation sur le paysage, avant de s'introduire dans un entrepôt. Elles sont ensuite allées à la rencontre de certains employés qui transitent par ces lieux. Si, en France, la situation des travailleurs de la logistique (13 % des emplois ouvriers) semble moins dramatique que celle des 17 % d'Allemands (moins bien rémunérés et moins protégés socialement), tous restent néanmoins corvéables, à la merci de la précarité.

Les images de paysages déserts, les grilles devant les bâtiments en préfabriqués, les parkings, les enseignes composent une documentation visuelle collectée à pied par Cécile Cuny et Hortense Soichet. On constate, dans cette nouvelle géographie de lieux d'activités, peu de présence humaine et une totale déconnexion avec les espaces d'habitations. Dans la zone de Dietzenbach (Francfort), Nathalie Mohadjer, elle, braque son objectif sur le détail d'un revêtement de mur ou le design d'un chariot. Seule Hortense Soichet a réussi à pénétrer dans l'entrepôt français d'Interforum. Elle y dresse un portrait en creux des ouvriers, enregistrant les quelques traces laissées par eux – par exemple, une timide appropriation de l'espace par une photo personnelle accrochée au mur. Enfin, photographes et sociologues ont recueilli les histoires de vie de ces ouvriers de tous âges. Au long d'un parcours choisi par chacun d'eux, et qui les a menés jusqu'à leurs lieux de vie, tous pris des clichés : autant de témoignages, sous forme de photographies et de textes, de diapositives, de films vidéo, qui attestent l'invisibilité de ces nouveaux travailleurs au service d'une économie mondialisée. – ***Frédérique Chapuis***

| « On n'est pas des robots. Ouvrières et ouvriers de la logistique » | Jusqu'au 19 avr., du mer. au ven., 13h30-18h30 ; sam. et dim., 13h-19h | Maison de la photographie Robert-Doisneau, 1, rue de la Division-Leclerc, Gentilly (94) | 01 55 01 04 85 | maisondoisneau.

ENSE SOICHET/WORKLOG | NATHALIE MOHADJER/WORKLOG

À voir à Gentilly : «On n’est pas des robots», une expo photo sur les travailleurs de la logistique

Entre 2017 et 2019, les photographes Cécile Cuny, Hortense Soichet et Nathalie Mohadjer ont sillonné la France et l’Allemagne pour nous ouvrir les portes des entrepôts de logistique. Le résultat de ce travail au long cours est une expo instructive et humaniste, à découvrir jusqu’au 20 septembre à la Maison de la photographie Robert-Doisneau, à Gentilly (Val-de-Marne).

Itinéraire avec Weheb, région orléanaise, 2018 © Hortense Soichet

Ils et elles s’appellent Didier, Weheb, Manuella, Maximilien, Sylvie, Moussa, Olivier, Franziska, Nina, Mostafa et Santa. Et ont entre 28 et 56 ans. Ils et elles sont manutentionnaires, préparateur·rices de commandes ou intérimaires dans la logistique. Depuis quelques mois pour certains ou trente ans pour d’autres. Ces ouvriers et ouvrières de la logistique, d’ordinaire invisibles, sont mis en lumière dans l’expo *« On n’est pas des robots, ouvrières et ouvriers de la logistique »,* jusqu’au 20 septembre à La Maison de la photographie Robert-Doisneau de Gentilly (Val-de-Marne).

Cette expo repose sur une enquête sociologique et photographique menée pendant trois ans par les photographes Cécile Cuny, Hortense Soichet et Nathalie Mohadjer en France et en Allemagne. Elle nous dévoile les coulisses des entrepôts de la logistique. La logistique désigne toutes les activités d’entreposage et de préparation de commandes destinées à la grande

consommation et à l'industrie. Le secteur représente 17 % des emplois en Allemagne – où il est le premier employeur d'intérimaires (21,7 %) – et 13 % des emplois en France – où il est le deuxième recruteur d'intérimaires (12,2 %).

Les trois photographes ont étudié quatre entrepôts : trois qui alimentent les supermarchés et les grands magasins et un qui approvisionne un fabricant de panneaux solaires. La présentation de leur enquête, organisée sur deux étages, est une plongée passionnante dans un secteur dont on entend parler qu'à coups de scandales Amazon, mais qui a encore montré son utilité pendant le confinement.

À l'origine de cette exposition, Cécile Cuny, photographe, sociologue et maîtresse de conférence à l'École d'urbanisme de Paris (EUP), explique à *Causette* la genèse du projet.

Causette : D'où vous est venue l'idée de cette expo ?
Cécile Cuny : Le point de départ était d'étudier le monde ouvrier en prenant le contrepoint des discours sur la désindustrialisation et la disparition de cette classe de travailleurs. C'est comme ça que j'ai découvert la logistique… Je voulais montrer que, certes, des usines ont été délocalisées, mais la logistique s'est développée en parallèle. Car, à un moment, on a besoin de faire revenir cette marchandise, qu'il faut donc gérer. L'idée était donc de travailler sur ce qu'on appelle en sociologie la recomposition des mondes ouvriers, selon laquelle ces mondes n'ont pas disparu, mais sont redistribués sur d'autres activités. La logistique est rattachée au tertiaire, mais quand on regarde de plus près, l'organisation du travail y reste celle d'un monde très industrialisé.

Comment avez-vous procédé pour réaliser ce travail d'enquête photographique ?
C. C. : Ce projet devait se dérouler sur quatre villes, en France (Marne-la-Vallée et Orléans) et en Allemagne (Kassel et Dietzenbach, respectivement au nord et au sud de Francfort). J'ai donc décidé de le réaliser en collectif, avec Hortense Soichet et Nathalie Mohadjer. On était trois photographes, aidées de sociologues et de biographes. La photo est une manière d'entrer sur le terrain. Avec Hortense, nous avons commencé par une observation des zones d'activité, qui concentrent les entrepôts à la périphérie des villes. C'est la première partie de l'expo, au rez-de-chaussée, où l'on découvre les portraits de ces zones logistiques. Cette méthode est intéressante parce qu'elle nous a inscrites dans l'espace, nous qui débarquions avec nos trépieds dans cet univers très masculin où d'ailleurs, aucun piéton n'y a sa place. C'était déroutant… On pensait même que ce serait monotone, mais ça ne l'était pas du tout. Hortense a photographié toutes les rues de chaque zone avec différents points de vue. Je me suis concentrée sur les façades d'entrepôts, mais aussi des linéaires de rues où il y a toujours une trace de la logistique. Nathalie a une approche plus intuitive, elle a fait des photos de détails à découvrir aussi au rez-de-chaussée. Lors de cette première phase, la photographie nous a aidées à nous positionner dans l'espace de notre sujet et nous l'approprier.
Dans un deuxième temps, nous avons négocié avec les entrepôts des entretiens avec les

ouvrières et ouvriers rencontré·es pour pénétrer leur lieu de travail. On leur a proposé ensuite des itinéraires photographiques scénarisés, qui fonctionnent comme une série de portraits : on les a suivi·es sur différents lieux, trajet domicile-travail par exemple ou d'autres en lien avec l'histoire qu'ils et elles nous ont racontée. C'est la troisième étape de ce travail et la seconde partie de l'expo, située à l'étage. Grâce à la photographie, on propose un récit en images et avec du texte, qui recontextualise.

Les patrons comme les ouvriers vous ont-ils facilement ouvert les portes de ces entrepôts ?

C. C. : Cela a été long à négocier : entre six et dix-huit mois selon les entrepôts pour obtenir leur accord, et ce, à condition de garantir l'anonymat : les entreprises ne sont donc pas citées et les salarié·es identifié·es uniquement par leur prénom. En revanche, ils et elles ont validé le choix des images et des textes. Notre seule crainte était de passer pour des agents de la direction, mais tout s'est joué dans l'interaction des entretiens. Je précise que ces entretiens étaient dédommagés. C'était une demande des syndicats allemands, que nous avons jugée juste, dans la mesure où les employé·es devaient échanger avec nous, une heure ou plus après leur journée de travail. Nous avons donc mis en place le dédommagement dans les autres entrepôts aussi. Cela a facilité la participation des ouvrières et ouvriers à l'enquête, mais ce n'était pas la principale motivation. L'intérêt qu'on portait à leurs métiers était également apprécié. Ce sont les intérimaires qui ont parlé le plus librement, je pense par exemple à l'entrepôt de Marne-la-Vallée, parce qu'ils ont un rapport différent à l'entreprise : ils savent qu'ils ne resteront pas.

Quel est le profil de ces salariés ? Comment expliquez-vous le monopole de l'intérim ?

C. C. : Dans les entrepôts que nous avons étudiés, les intérimaires représentent entre 30 et 50 % du personnel. Les entrepôts de Marne-la-Vallée et Dietzenbach sont très féminisés, avec plus de 50 % de main-d'œuvre féminine. Mais, cette féminisation est plutôt un indicateur de mauvaises conditions de travail. Les femmes sont embauchées sur les tâches les moins valorisées et les moins bien rémunérées. En outre, elles ont plus de contraintes pour accéder au marché de l'emploi. Si je prends l'entrepôt de Marne-la-Vallée, beaucoup de femmes intérimaires considéraient le travail dans la logistique comme un salaire d'appoint, le revenu principal restant celui du conjoint. Ce qui compte pour elles, c'est que leur poste soit à proximité de leur domicile. Cela concerne d'ailleurs des femmes de nationalité étrangère (il y avait des Africaines, mais aussi des Bulgares), qui parlent de discrimination ou d'importantes difficultés dans les secteurs pour lesquels elles ont été formées, et qui se rabattent sur ces métiers plus facilement accessibles. Bien sûr, cela ne reflète pas toutes les situations… Les directeurs de ces deux entrepôts, eux, justifient cette féminisation par leur organisation du travail. Selon eux, ils traitent essentiellement des vêtements sur cintres, avec des tâches liées au pliage et à l'étiquetage, il leur faut donc des personnes soigneuses, des femmes. Mon avis est que leur politique de recrutement privilégie certains groupes sociaux qu'ils vont simplement pouvoir moins payer. En plus, comme on est sur de la semi-mécanisation, l'organisation du travail est adaptée à cette main-d'œuvre. À Kassel, c'est tout l'inverse. La main-d'œuvre est plus régulière, plus masculine et plus âgée. Les postes de travail y sont aménagés, donc les conditions de travail plus valorisées et les salaires plus attractifs.

Mausette

Pourquoi ce titre « On n’est pas des robots qui » évoque l’automatisation de ces métiers ?
C. C : Ce titre évoque bien sûr les mauvaises conditions de travail, avec de bas salaires, sans prime de productivité, des missions très courtes de trois à quatre semaines en moyenne, etc. Certes, il n’y a pas de robot, mais on parle aussi de la semi-mécanisation. Les travailleuses et travailleurs ne cessent de répéter : *« On n’est pas des robots »* dans le sens *« on est des humains, arrêtez de nous imposer des rythmes intenables »*.

Quel regard les municipalités portent-elles sur ces entrepôts qu’elles accueillent ?
C. C : Les municipalités ne connaissent pas bien cette activité. Ce qui les intéresse, c’est le développement économique. Et cela coûte très cher en aménagement. Or, les développeurs immobiliers proposent des projets clés en main, avec comme promesse x emplois créés. Pour les maires, c’est du pain béni. Leur seule préoccupation a été, dans les années 1990, l’impact environnemental. Pour eux, un entrepôt signifie beaucoup de camions, donc des nuisances. C’est par exemple le cas à Dietzenbach. Lors de nos échanges avec la municipalité, ils nous ont expliqué que non seulement les riverains n’en pouvaient plus, et qu’en outre, la mairie devait refaire les routes tous les cinq ans. Dans les nouvelles zones logistiques, les maires élaborent un ensemble de réglementations afin de s’assurer une logistique avec moins de camions.

cagette.net

Qu’avez-vous découvert de marquant dans vos recherches ?
C. C : Ce qui m’a beaucoup marquée, c’est la segmentation de la main-d’œuvre. Qu’elle soit entre salariés et intérimaires ou liée au genre.

Quel message voulez-vous que le public retienne de cette expo ?
C. C : Eh bien, celui des salarié·es : *« On n’est pas des robots. »* Car c’est aussi un message critique vis-à-vis de l’ensemble du capitalisme. On l’a vu avec le confinement. C’est sûr, les conditions de travail ne sont pas bonnes, on peut toujours essayer de les améliorer. Mais à la base, le problème, c’est surtout de faire venir les marchandises de trop loin. C’est tout notre système productif qui nous fait marcher sur la tête et qui, finalement, déshumanise les salarié·es. Et c’est valable jusqu’au consommateur.

En images

-

Emmy-Noether-Strasse, côté pair. Observatoire photographique de la zone d’activités GVZ-Kassel, juillet 2017 © Cécile Cuny

- Uwe (Felsberg-Melsungen), 6 décembre 2017. Diaporama (extrait), 15 minutes © Cécile Cuny
-

Zone Industrielle Dietzenbach Nord, Allemagne 2017
© Nathalie Mohadjer

- Zone Industrielle Dietzenbach Nord, Allemagne 2017
  © Nathalie Mohadjer
- Zone Industrielle Dietzenbach Nord, Allemagne 2017
  © Nathalie Mohadjer
- Itinéraire avec Maximilien, région parisienne, 2018
  © Hortense Soichet
-

  Itinéraire avec Manuella, région parisienne, 2018 © Hortense Soichet

Un entrepôt de livres à cœur ouvert

Causette.fr

Dans le cadre de l’expo photo *On n’est pas des robots, ouvrières et ouvriers de la*

logistique, **qui se tient jusqu'au 20 septembre à la Maison de la photographie Robert-Doisneau, à Gentilly (Val-de-Marne), Hortense Soichet, l'une des trois photographes, a eu l'opportunité de se plonger dans un entrepôt de livres. Elle raconte cette immersion à *Causette*.**

Dans l'entrepôt logistique d'Interforum, diffuseur de livres, Malesherbes, 2019
© Hortense Soichet

Ici, des rails remplis de cartons qui donnent le tournis ; là, l'immensité des locaux où les ouvrières et les ouvriers semblent minuscules. Un peu plus loin, des palettes de livres, des bureaux vides où un bouquet de fleurs rappelle la présence de ces salarié·es… La photographe Hortense Soichet s'est immergée plusieurs jours dans l'entrepôt Interforum. Elle n'a pas choisi cet entrepôt au hasard. C'est là que sont stockés les livres de Créaphis, l'éditeur avec lequel elle travaille depuis une dizaine d'années et qui a édité le livre du même titre que l'expo photos *On n'est pas des robots*. Cela a facilité les contacts et a permis d'avoir le seul entrepôt nommément cité parmi les terrains explorés par les photographes.

Cet entrepôt s'est donc ajouté aux quatre autres *« parce qu'on s'est rendu compte, au bout d'un an et demi d'enquête, que ces images de l'intérieur allaient nous manquer »,* indique Hortense Soichet à *Causette*. Celle-ci est donc allée plusieurs fois repérer les lieux, passer du temps avec les salarié·es, se faire accepter pour pouvoir les photographier. *« L'entrepôt reste un métier difficile, avec le manque de reconnaissance qui va avec. Ils sont certes manutentionnaires, mais ces ouvrières et ouvriers sont fiers de travailler dans l'industrie du livre, qui demeure un objet précieux et les valorise. Ils ont donc compris l'intérêt de ma démarche et m'ont accueillie assez facilement »,* explique Hortense Soichet.

Dans l'entrepôt logistique d'Interforum, diffuseur de livres, Malesherbes, 2019
© Hortense Soichet

Interforum appartient au groupe Éditis. L’entrepôt est situé à Malesherbes, dans le Loiret, au bout du RER B. Il s’étend sur une surface de 70?000 m² et permet de distribuer 120 millions de livres par an. L’entrepôt approvisionne 15?000 clients (librairies, grandes surfaces culturelles de type Cultura, Intermarché, Amazon, etc.). 600 personnes y travaillent dont 100 intérimaires, ce qui représente une faible proportion par rapport aux autres entrepôts explorés. Mais le nombre de salarié·es peut grimper jusqu’à 800 en forte période d’activité comme la rentrée scolaire. L’entrepôt est organisé autour de convoyeurs automatisés qui partent de la zone dédiée à la sortie des bons de commande et traversent tout l’entrepôt jusqu’à la partie expédition. Les ouvrières et ouvriers en charge de la préparation des commandes sont affecté·es à des gares positionnées tout au long du convoyeur. Chaque carton parcourt les 7 km de chaîne et est pris en charge par plusieurs personnes tout au long de son trajet, qui peut prendre jusqu’à 6 heures pour aller d’un bout à l’autre du convoyeur.

L’entrepôt est semi-automatisé de manière à ce qu’un système de rail gère les rayonnages de livres, les récupère et les livre à la gare. *« La présence de l’humain se résume à appuyer sur un bouton et charger le livre, et non plus aller le récupérer en rayon »,* constate Hortense Soichet. Enfin, il y a toute une partie plus manuelle avec des demandes particulières de clients pour replastifier chaque livre ou ajouter une jaquette.

Le profil des employé·es diffère de ce que Hortense Soichet et ses collègues ont observé dans une grande agglomération comme Orléans ou en région parisienne. En effet, les salarié·es font toute leur carrière à Interforum, qui offre quelques possibilités d’évolution. *« C’est le cas de la personne qui m’a accueillie et introduite dans l’entreprise, une ancienne manutentionnaire devenue responsable de communication »,* remarque Hortense Soichet. Selon cette dernière, l’entrepôt compte au moins 60 % de femmes. Les hommes se retrouvent sur les quais de chargement et de déchargement. On retrouve donc cette organisation de travail genrée observée dans les autres entrepôts étudiés.

Dans l’entrepôt logistique d’Interforum, diffuseur de livres, Malesherbes, 2019
© Hortense Soichet

Dans ses photographies, Hortense Soichet s’est intéressée à traduire la manière dont l’espace est occupé par ces salarié·es. *« C’est le seul entrepôt où l’espace de travail est investi, parfois personnalisé par les employé·es. Cela peut être simplement le fait de s’accorder sur des affiches, comme ce calendrier des rugbymen pour lequel j’ai dû négocier afin d’obtenir des images* », raconte Hortense Soichet, amusée.

Loin du cliché sur le travail déshumanisé laissant peu de place à la créativité, les clichés pris par Hortense Soichet révèlent une propension des manutentionnaires à créer du lien et de la solidarité entre eux. *« Je me souviens de deux femmes sur un poste très bruyant et assez fatigant. Elles ont trouvé un système d’alternance dans la journée pour pouvoir se reposer et repartir à la charge »,* ajoute la photographe. Pour les autres, le travail est adapté selon l’âge et les conditions physiques des personnes. Plus jeunes, ces salarié·es sont au chargement et déchargement. Lorsqu’ils et elles sont cassé·es avec l’âge, ils et elles changent de poste. Et Hortense Soichet de pointer du doigt la santé dégradée de ces employé·es usé·es par le travail : *« Les troubles sont courants, certains ne s’en remettent pas. Ils portent quand même plusieurs tonnes par jour ! »*